

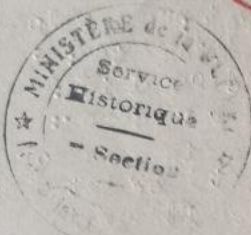
F F L / E A
F F L M C F S
DURAMO

COMPT E R E N D U D ' E V A S I O N
- - - - -

Le Caporal Chef Lecarpentier

17

Au,
Chef de Bataillon APPERT , commandant les
F F L / C F S .



J'ai l'honneur de vous rendre compte des conditions dans
lesquelles je me suis évadé de la C F S :

Ce fut dans les premiers jours de Juillet 1940 que
je devins "gaulliste", c'est-à-dire , la première fois que
j'entendis parler le Général De Gaulle à la radio : mon but
était de rejoindre les Forces Françaises Libres le plus vite
possible .

Le jour de la tentative de départ qui eu lieu de
l'île Waramous , je ne pus y prendre part étant donné que
j'étais de service au central du B T S 2 , et que d'autre part
j'étais de semaine :

Je voulais encore partir 48 heures avant que les a
nglais évacuent Berbéra , mais personne ne voulu me suivre .

Ce fut le 9 Août 1941 que je me décidais à partir
coûte que coûte : Mon intention était de passer la frontière
ou d'être fusillé si j'étais repris, cela m'importait peu
, car lorsque j'appris la protection de l'Indo-Chine par les
Japonais , je fus complètement écoeuré du gouvernement de
Vichy , je compris à quel point nous étions tombés , et que
le gouvernement Pétain n'était qu'un gouvernement de
mannequins à la solde de l'Allemagne .

Quelques temps avant mon départ , j'avais déjà cher-
ché une rague du côté de la mer , mais j'avais constaté que
c'était impossible , car toutes les barques étaient cadenassées
le seul espoir qui me restait était la pêcheirie du 2 eme
Bataillon : Je m'y rendis plusieurs fois et constatais que
cette pêcheirie était "vychyste " cent pour cent Tout espoir
par mer était détruit .

C'est alors que je me décidais à partir par voie
de terre : Je résidais alors au 2 eme Bataillon , employé
comme réparateur téléphoniste et de lignes de tout le Bataillon
je cotichais au central avec un ami "gaulliste" le Caporal-Chef
BOURBON : J'étais sûr de lui, car à plusieurs reprises ,
chacun son tour pendant la sieste , nous avions été au bord
de la mer voir si on pouvait trouver quelque chose pour
partir , mais toujours rien .

Enfin, le 9 Août 1941, je lui avouais que je partais
et, quelque soit le résultat, je m'en foutais , cela m'était
égal, mais que je ne pouvais plus rester à travailler pour les
boches : Je sortis donc mon lit dehors, car nous couchions
toujours dehors (impossible de rester dans le central rapport
à la pourriture) et je m'allongeais dessus pendant une

dem. heure pour faire croire que j'étais couché le soir, et je lui dis: Tu me porteras manquant demain matin mais ce soir je suis présent à l'appel (car c'était le téléphoniste qui rendait l'appel à l'Etat-major) si je suis repris après l'appel, je soutiendrais que j'étais présent à l'appel, de cette façon tu ne crains rien.

Avant de le quitter, je me rendis auprès d'un camarade, qui je l'aurais cru, m'aurait suivi, car il venait à longueur de journée me parler de départ, mais il n'en fut rien, sa seule réponse fut la suivante: il vaut mieux attendre que les "gaullistes" arrivent que de se faire fusiller dans les barbeilles (propos tenus par les gaullistes qui sont encore à Djibouti) Je lui répondis: bon: je ne partirai plus, jamais même si l'on vient de chercher en taxi; car j'avais peur qu'il me vende.

Je retournais donc au central, et je dis au caporal chef Bourdon que je partais; qu'il aise au Sergent-Chef Laloué qu'il m'excuse de ne pas lui avoir dit que je partais, car j'avais peur qu'il le répète au Chef Girond ce dernier m'aurait sans aucun doute fait arrêter, n'ayant jamais eu confiance en lui.

Je profitais de la nuit noire pour partir, pour ne pas donner l'éveil, je partis le torse nu et je me dirigeai vers le P A 1 sur le bord de la mer situé parallèlement à la 3eme Compagnie: Malgré ma connaissance de la région, je me perdis et me retrouvais dans le jardin de la 3eme compagnie, ou je faillis tomber à plusieurs reprises dans les puits; je revins malgré moi vers la 3eme compagnie, et passais alors à environ 10 mètres du Capitaine Brusky qui était en train de souper avec les officiers à la lueur d'une pétromax: Je passais en rampant et traversais également un réseau de fil de fer; ensuite, il me fallut passer à moitié fléchi entre P A 2 et le P A 3, situés juste en avant du fossé anti-chars, contourner ce fossé et ensuite je pris le bord de la mer.

Je me déchaussais, et, pendais mes chaussures à mon cou; j'ai suivi le bord de la mer jusqu'à Loyada en marchant dans l'eau pour éviter les patrouilles.

Enfin, sur le matin j'aperçus 2 barques de pêche; je me dirigeais vers elles et demandait à un somali qui était seul dans une des 2 barques s'il ne voulait pas me conduire en Somalie Anglaise moyennant la somme de 1000 francs: Il me répondit oui et me demanda de lui faire voir le billet de 1000 francs: Puis il réfléchit et me dit non, qu'il était français: Pour ne pas lui donner l'éveil, je lui dis alors que je rentrais à Loyada, quelle est la lumière de ce poste, car je voyais 2 lumières: Il me répondit: c'est celle de droite celle de gauche, c'est poste pour anglais: Je me dirigeai donc en direction de Loyada pour ne pas lui donner de soupçons: j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture: à environ 500 mètres de là, je me dirigeais carrément vers la lumière qu'il m'avait dit être celle du poste anglais C'est à ce moment que je vis le somali partir à toute vitesse en direction de Loyada: comme il avait un houri il allait très vite: il ne me restait plus qu'une solution, m'éloigner le plus possible vers la haute mer, Un moment après j'avisai le houri qui revenait à

à toute vitesse ; en quelques minutes ; il était sur moi. Je me vis ~~perdre~~, perdu, mais à mon grand étonnement, il était seul. Je plongeais et restais le plus longtemps sous l'eau, la barque me passa juste au dessus. Après quelques secondes, je ressortis de l'eau et vis la barque qui cherchait encore ; je replongeais à nouveau, puis plusieurs fois encore, c'est à ce moment là que je le hurri qui retournait vers Loyada : il me fallait encore m'éloigner d'avantage du rivage, car je pouvais craindre l'arrivée de la troupe.

Après 10 minutes environ, ne voyant rien venir, je voulus retourner vers le rivage ; mais c'était trop tard : la marée était montée entre temps et je n'avais plus pied : je jetai mes souliers dans l'eau, et prenais mon portefeuille entre les dents, et nageais ainsi :

Pour comble de malheur, le ciel se couvrit de nuages, je n'apercevais plus le rivage ; le point de repère qui me restait était la lumière du poste anglais que le Somali m'avait indiqué, celle de Loyada était plus visible : je nageais en direction de la lumière du poste anglais, j'avais en outre une peur terrible d'en être trop loin, car je ne suis pas un très bon nageur : Enfin, les nuages se dissipèrent, et, j'aperçus non pas une lumière du poste anglais, mais une barque de pêche (qui appartenait au sergent Auffray des F.F.L.)

Je nageais en direction de cette barque en appelant au secours et en priant en même temps, car je n'en pouvais plus : je nageais encore un quart d'heure environ ce qui fait au total une demi heure, et, à ma grande stupeur je vis la barque qui s'éloignait de moi : je me drus perdu, ma dernière heure venait de sonner dans mon esprit : une peur indescriptible me saisit et accablément général : je me dis tout haut et pour moi tout seul : Etre parti et finir ici : Tout seul.

Ne pouvant plus y tenir, je fis la planche, par la suite je me remis à nager : A ce moment les deux jambes furent paralysées, ainsi qu'une douleur dans le bras gauche : je me dis : cette fois tout est fini et je fis le signe de la Croix : je coulais : mais il faut croire que la Providence était avec moi, car je touchais le sable à cet instant : ce ne fut pas long, mais suffisant pour me permettre de reprendre haleine, et aussi suffisant pour que mes crampes cessent.

Pendant trois quarts d'heure, je pratiquais le sport suivant : X mètres de nage, ensuite X mètres à pieds :

Je me retrouvais enfin sur le rivage, complètement épuisé, à environ 400 mètres de Loyada : mourant de soif, je rentrais dans le poste de Loyada ; pour ce, je passais à environ 10 mètres d'une sentinelle ; je redais auprès des baraques à la recherche d'un peu d'eau ; impossible d'en trouver : je lus mon urine qui sur le moment me parut délicieuse : Elle était chaude et moi gelé.

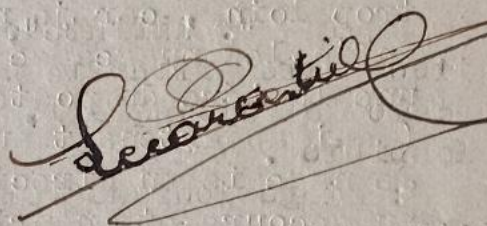
"Par contre, les renvois d'urine sont très désagréable" Je repris le bord de la mer après être repassé près de la sentinelle : Deuxième sentinelle : Je passais à quatre pattes, un fossé anti-chars ou je m'enfonçais jusqu'aux cuisses : ce fut par la trace des chars que je fus sauvé car dans mon esprit, ces derniers ne pouvaient être qu'anglais ou gaillistes. Marchant nu pieds, je puis affirmer que ce fut un véritable calvaire pour moi que

de continuer à marcher : Cela me tira plus d'une larme
des yeux : les lèvres étaient en feu et pour calmer ce mal
je me résignais à absorber de l'eau de mer : douleur plus
atroce encore : Pour traverser la frontière , je marchais
dans les épineux : je passais à environ 2 mètres d'un poste
de partisans : heureusement que ces derniers étaient en
train de boire du thé , sinon ma randonnée était terminée .
C'est à peu près à ce moment que les pieds en sang , ne
pouvant plus avancer qu'au prix d'efforts surnaturels ;
j'entendis un bruit de "bidons à lait " je me dirigeais
dans cette direction pour profiter de cette bonne aubaine,
quelle que fut la suite :

J'aperçus alors des cocardes tricolores : ma première
pensée fut que j'étais tombé sur un poste vichyste :
Grande fut ma stupéfaction quand je vis des anglais :
Je me demandais si ce n'était pas un rêve ; non :
j'avais réussi dans mon entreprise :

L'accueil fut des plus chaleureux , et heureux
de combattre dans les rangs du Général De Gaulle /

Le Caporal Chef Le Carpentier

A large, stylized handwritten signature in dark ink, which appears to be 'Le Carpentier', is written over the typed name. The signature is fluid and cursive, with a long horizontal stroke extending to the right.